

Paradoxalement, ce recueil contient les poèmes parmi peut-être les plus connus de Guillevic, et repris par les professeurs des écoles pour enseigner la poésie moderne, tel ce fameux : « J'ai vu le menuisier/ Tirer parti du bois ». C'est par la simplicité, commandée par la force militante, que Guillevic a réussi à attirer l'attention de cette foule énorme des enfants des écoles. C'est aussi en restant lui-même, par-delà les commandes muettes du Parti : « C'est une armoire/ Qui s'est ouverte ». Le réel pour Guillevic guide son inspiration, le réel, c'est-à-dire son propre vécu qui par la grâce du verbe ne devient pas sensiblement différent du réel de chacun.

Ce recueil n'est pas différent des autres à venir, et de toute la production de Guillevic. Il marque une étape, peut-être « de basses eaux poétiques », mais riches des gemmes que l'orpailleur sait y pouvoir trouver.

Guillevic. *Présent, poèmes 1987-1997*. Gallimard, 2004.

Voici enfin le dernier recueil écrit par Guillevic et que Lucie Albertini a composé pour nous. Les poèmes sont simplement classés par ordre chronologique, sauf pour la partie intitulée « Vieillir », intercalée dans l'année 1994. Ainsi que nous le confirme Lucie Albertini dans sa préface, ce recueil s'est élaboré sur le plus grand empan de temps possible, comme pour *Maintenant* et *Possibles futurs*, et *Terraqué*, dont on peut penser qu'il se « mit en cave » pendant au moins dix ans aussi. Cette maturation dans la durée constitue un démenti à ceux qui auraient pu penser que l'écriture simple à l'allure prosaïque dont Guillevic est passé maître était le fruit d'une rapidité dans la conception et son exécution. « Des poèmes attendent depuis les années 1970 ».

Présent. Guillevic l'est en effet dans la littérature française d'une façon très originale, à côté d'un Ponge. Présent, il l'est plus encore par sa forte empreinte que laissent dans l'âme et le cœur ses textes brefs et denses. Présent, il l'est toujours dans les trois récentes publications dont il est l'objet cette année (réédition de *Terre à bonheur*, Seghers; *Guillevic et sa Bretagne*, de Maria Lopo, aux Presses Universitaires de Rennes; et *Guillevic ou la passion du monde*, Actes du Colloque d'Angers en mai 2002, réunis par Jacques Lardoux, aux Presses Universitaires d'Angers).

Tout le livre est à lire à l'aune de l'âge. On y sent une présence de la mort à chaque instant, sans cependant qu'elle y soit pesante : « Mais justement, silex/ Vivre sans craindre, // Est-ce vivre? ». Se révèle le formidable sursaut du poète qui veut répondre à la vie. Et nous savons qu'il a toujours

refusé le recours à la religion : « Je n'ai jamais rencontré l'ange [...] Et qui sait où/ Il m'aurait mené? » Il ne s'agit pas d'un manque désespéré, mais d'un refus de se perdre hors de ses « labyrinthes ». Pourtant il avoue plus tard : « Je cherche en moi/ Mon Dieu.// Je le trouve/ De temps en temps ». Mais il reprend Pascal devant le vide, dans un bel alexandrin brisé à valeur d'aphorisme : « La vacance du monde/ Empêche mon repos ». L'angoisse existentielle, « existencielèterre », mot dicté la veille de sa mort, dans une pirouette où l'on reconnaît le barde lutin derrière la gravité du propos, entrave toujours la gorge du poète.

Pour Guillevic, le chant c'est avant tout un cri que « Je n'entends pas/ Mais je devine./[...] De même que celui/ Qui parle ici de vous ». Ce cri, c'est celui du crapaud que le poète choisit parmi le bestiaire des refusés, car il « aplani[ssan]t/ Les eaux nerveuses » : « On crie,// On ne sait pas/ Vers quoi.// Le mieux/ est de se dire// Que c'est vers soi ». L'âge n'empêche pas la révolte, existentielle, métaphysique ou sociale.

Et s'il se sent toujours « au centre », c'est parce que « Je m'existe », profère-t-il, non sans provocation à la grammaire. La vie se situe à l'intérieur. Il y a là une force qui le pousse à vouloir « Être debout/ Aller debout ». La verticale répond à la sphère par un autre dynamisme tout aussi irréductible.

« Vieillir » constitue une suite comme il aimait à les composer. C'est une sorte de poème « didactique » nous dit Lucie Albertini, dans lequel le poète affronte le grand âge : « Et vivre avec lucidité/ Son vieillissement ». Les verbes à l'infinitif abondent, comme autant de préceptes auxquels le poète s'oblige, signe d'une volonté toujours tirée, tendue à l'extrême, à l'extrême du temps. Le temps, celui de « Savoir choisir/ Savoir aimer ». « Faire de chaque jour/ La naissance du monde », où encore un bel alexandrin révèle une formidable « envie de vivre » malgré l'âge. « Vivre l'autour de nous/ Comme si c'était la première fois ». « Toujours se réjouir/ De ce désir inépuisable/ D'être en tout ». À cette force de la volonté, Guillevic répond par une salve conquérante : « Vivre en conséquence/ Sur le pied de guerre ». La volonté rageuse se colore d'agressivité tournée vers quoi que ce soit qui atteindrait son intégrité. La totalité comprend aussi l'être intérieur qui s'est construit par les années : « Ne pas perdre/ Son ancien soi-même ». Après une suite de négations, « Vieillir/ Ce n'est pas », le poète répond « Oui » : « C'est la possession/ Du meilleur soi-même ».

Le temps a donné au poète son lot de malheurs : « Ce que j'ai souffert/ Est toujours présent,// Mais je le transforme/ En chant ». Il procède à une alchimie verbale qui transmue la vie en poème. Comme depuis Terraqué, le poète ressent une culpabilité sinon de vivre, de vivre vieux, pour le

moins, une responsabilité pour les êtres qui le côtoient : « Je suis responsable/ Même de l'horizon,/ Même du vent—// Même de toi. » Si cette responsabilité englobe le monde dans un élan quasi démiurgique, elle se retourne cependant vers l'être le plus proche : « Et toi,/ Tu ne te sentais pas/ Tout à fait innocent// Où donc était le mal? ». Vivre, vieillir n'est pas toujours heureux, mais la pratique de la poésie permet une échappée : « Recherchez-moi/ dans le fond des mots/ Les plus simples ». C'est bien sa simplicité, non exempte de lucidité ni de profondeur, qui fait la force du poète.

Le maître mot, le plus simple en vérité, de la poésie de Guillevic pourrait être l'amour : « C'est en me voyant t'aimer/ Que je me suis connu. » La distance nécessaire entre soi et soi n'est pas un mur, mais une chance sauve d'innocence et riche de potentialités.

Le recueil se termine par ces vers, joli pied de nez au lecteur, qui ressemble à celui de Jean Paulhan à la fin des *Fleurs de Tarbes* : « Admettons que je n'ai rien dit » : « Et maintenant/ Qu'en diriez-vous? »

Guillevic. *La Passion du monde.* Actes du colloque international de poésie des 24 et 25 mai 2002 à Angers, réunis par Jacques Lardoux, Presses Universitaires d'Angers, janvier 2004, 408 p., 23 Euros.

Ce ne sont pas moins de trente-trois collaborations qui font de ce deuxième recueil d'actes, le digne successeur du premier colloque consacré à Guillevic, à Toronto, en 2001, (Actes réunis par Sergio Villani, éd. Legas, 2002).

Guillevic apparaît comme un poète qui a eu la force de résoudre les contraires : la nuit et le jour, le dehors et le dedans, la mer et le roc, la ville et la campagne, etc. On sait que le poète a donné pour nom à cette entreprise le mot de « Creusement », repris à Mallarmé et titre d'un de ses recueils. Creuser, c'est-à-dire, interroger sans cesse les mêmes objets, ou les mêmes mots, non pour s'y complaire, mais pour se connaître, pour s'y reconnaître. Ainsi « d'étape en étape le sens du mot dans le poème est toujours en suspens ». De fait, « le poète renonce à la prétendue souveraineté du créateur ».

Certains lecteurs trouvent dans la poésie de Guillevic des accents d'épopée. À l'opposé, on essaie de préciser les rapports de cette poétique avec le non verbal. Ainsi la question du haïku est-elle posée, plus précisé-